

Je vous ai narré dans « Le rituel du vent » (*LoupKaz* N°13) la façon fort cavalière dont notre grand-père Paul, au temps jadis, marquait son arrivée à la Baraque sitôt descendu de sa 4 CV. « A mon commandement ! », s'écriait-il avant d'émettre un vent tonitruant qui ébranlait les vitres du voisinage. On aurait cru Bardamu surgissant de sa tranchée et provoquant l'ennemi par une salve vengeresse. Je vous accorde que ce salut de l'artilleur ne faisait pas partie des *Usages du monde* de la baronne Staffe. Ce rite familial faisait beaucoup rire les enfants que nous étions. Il enchantait moins notre grand-mère Toutoune qui, poussée par la honte, se serait volontiers réfugiée dans

un trou de souris. « *Voyons Paul !* », se récriait-elle. Il existe ainsi des rites dans toutes les familles. La nôtre en cultivait un autre, plus sélectif et, on dirait aujourd'hui, plus « people » : la photo sur les marches de la Baraque. C'était un honneur de participer à cette photo qui n'é-

tait pas ouverte au premier peigne-zizi venu. Mon père, à la fois metteur en scène et opérateur, disposait les heureux élus sur les trois fameuses marches de pierre et, quand chacun était placé, souriant et bien redressé, calait son Voigtländer à soufflets sur une chaise en contrebass. Puis,



« On sourit et on se tient comme il faut »

lorsque le retardateur était enclenché, il regardait rapidement sa place au sein du groupe. « On sourit et on se tient comme il faut », recommandait-il. Nous entendions pendant trois ou quatre secondes le gazouillis du retardateur, puis : Clic ! Par sécurité, mon père refaisait une prise, au mépris du gaspillage de pellicule.

Un raté mémorable

Seuls des privilégiés ont figuré sur les trois fameuses marches : nos cousins et cousines d'Avignon ; nos bons voisins

américains les Gault, de la base de Rosières ; l'équipe de nos vaillants planteurs d'épicéas, et je crois que nous avons fait le tour. La famille évidemment, dans ses multiples compositions, en fonction des mariages, démariages, naissances et décès, est restée la principale vedette de ce rituel. Nous n'avons aujourd'hui qu'un seul grand regret : celui de n'avoir pas songé à fixer pour l'éternité la visite de l'illustre personnage qui, un matin, en route pour Colombey, nous fit l'honneur de s'arrêter devant notre Baraque. C'est après son départ à bord de la DS noire que mon père se martela le front en pestant :

- Sapristi, on a oublié la photo sur les marches ! Ah ! Triple buse !...

Le Général n'avait certes pas besoin de cette minute de célébrité sur notre podium familial pour être grand...

Jean-François DONNY

Péguy et la question artistique

(Suite de la page 1)

donne naissance à l'art « conceptuel » ; c'est la plus violente atteinte à l'autorité de l'artiste et à l'œuvre que l'histoire a jamais connue. Avec ce crime presque parfait, Duchamp ouvre la voie à tous les modernes, vous savez, ceux qui font les malins. Désentravé, enfin libéré de tout, l'art va connaître un « progrès » illimité, et dans son aboutissement contemporain il finira par couronner le requin formolé de Damien Hirst et s'agenouiller devant les organes sexuels de Jeff Koons et de la Ciccio-lina.

J'écris ces lignes dans cette période historique de déconstruction où des conservateurs de musée diffusent et légitiment toutes sortes de turpitudes

artistiques, s'engouffrent à toute vitesse dans cette perte de repères incontrôlée et incontrôlable au risque d'être submergés par ce qu'ils ont semé. Cette imposture légitimée par Duchamp et goûtée par une élite, ne tient plus que par une propagande digne des régimes totalitaires. « *La création contemporaine se heurte aux servitudes bourgeoises. La révolution sociale nous donnera la libération de l'art. Elle nous donnera un art libre mais non pas un art socialiste* », avait écrit Péguy dans *Réponse brève à Jaurès* dès 1900.

L'art contemporain est mort

Un siècle plus tard, la révolution sociale a conduit non pas à une libération de l'art mais à son asservissement

aux servitudes bourgeoises que les héritiers de Jaurès et de Duchamp s'acharnent à imposer à tout prix. A cet art contemporain oligarchique, devenu religion et nouvel opium, converti au libéralisme sauvage, fier de sa nouvelle barbarie, habité par l'orgueil, il est plus qu'urgent de lui appliquer le principe d'hérédité ou d'héritage de la muse de l'Histoire, et de le déclasser en lui jetant à la figure : « *L'art contemporain est mort. Qui pourra faire mieux que le crottin de Bourriquet Bellequeue ?* »

Mais qui osera commettre un tel crime, découronner l'art à la mode d'aujourd'hui et appliquer le regard zéro. Un âne de génie ? A moins que ce ne soit le public.

Ph. D